Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
LE CRACK N° 21	**Divers** **1939-1945**
Auteur : **DIRECTEURS : PIERRE LARDIN ET GASTON FOUILLOUD-BUYAT**	Origine : **Don de** **Marie-France PERENNEZ**
Référence : **REVUE MENSUELLE DU STALAG 369**	Transcripteur : **Françoise VANDERNOVE** Date : **Juin 2011**

Ancestramil

LE CRACK

Janvier Février 1944 – 2ème année n°21
Revue mensuelle du Stalag 369
Directeur **Pierre LARDIN**

SOMMAIRE
Et chroniques du Mois

Personnages en quête d'auteur (**Max COUJATI**) 2

Les grotesques (**Pierre LARDIN**) 5
Personnages en quête de rôles (ROU le rat Reluque)

Lettre à un ami de France (**Jean LUCAS**) 6

Clair-obscur (**Maurice BERTRAND**) 8

Le jazz français (**Raoul ALZIARI-SANTINI**) 10

K.G. Baby (*Variétés humoristiques* par l'Equipe du CRACK) 14

Le box de Pégase (*Poèmes*) (**René ENTREMONT**) 15

Bride haute chez Brid'Oison 20

La fosse aux Soupirs 23

Sous le manteau d'Arlequin (TRIQUE-TRAK) 26

Ruades et cabrioles 32

Ancestrami

Personnages en quête d'auteur par Max COUJATI

MALLARME disait : « la chair est triste. Hélas ! Et j'ai lu tous les livres. » Ma chair est triste aussi et j'en ai lu beaucoup, disposant pour cela des accablants loisirs du prisonnier ces dernières semaines. Je résolus de me vouer à des ouvrages consacrés à la guerre et aux mois qui l'ont précédée, à la captivité et aux captifs, sans même que les auteurs pussent toujours se réclamer de ce dernier état. Ah, l'inextricable fatras et qu'il serait vain d'en vouloir isoler tous les éléments ! Mais pourquoi le temps perdu à ingérer ces lectures souvent décourageantes le serait-il par d'autres ? Pourquoi ne pas en faire offrande à la camaraderie, toujours évoquée avec lyrisme et si rarement présente? Aussi les brèves notations que m'ont inspirées quelques variétés de cette production livresque déjà trop importante, ont-elles pour seul objet d'épargner à des victimes déjà offertes, les déceptions et les colères dont elles sont l'écho. Les joies furent plus rares, -elles vous inviteront peut-être à les rechercher. Mais quittez vos mines pénétrées : vous ne percevrez pas ici le ton sentencieux qui enflent les critiques littéraires, ces notes s'efforcent uniment de faire la part de la vérité et de l'erreur, celles des ratiocinations et des idées, celle de l'exhibitionnisme et de la richesse intérieure. Telles qu'elles sont, je vous les livre.

……..

Commençons par « *Les décombres* » de **Lucien REVATET** : un voyage de 700 pages qui juge et avec quelle férocité, le comportement français depuis l'immédiate avant-guerre jusqu'au lendemain de notre défait. L'auteur appartient à cette génération de jeunes politiciens formés par l'action française, échappés à la férule de **Charles MAURRAS** et qui brûlent aujourd'hui ce qu'ils adoraient hier. **REBATET** le fait avec une franchise évidente. Il assène des vérités premières, raille, mord, déchire à belles dents, dans un style qui rappelle Henri **BERAUD** ou le **Léon DAUDET** des meilleurs jours. Il dépeint l'impéritie de certains de nos généraux, les horreurs de l'évacuation, ses espérances au lendemain d'un désastre qui, pour lui, n'en est pas un, car il amène le triomphe de ses idées. Un livre excellent dans sa forme, mais qui renferme trop de haine, de partialité et d'injustice. Il y manque le remède à nos maux et la lueur d'espoir.

Je ne pense pas que « *Le solstice de juin* » puisse augmenter le renom **d'Henry de MONTHERLANT**, bien au contraire, car ce livre contient beaucoup de lieux communs, sauvés il est vrai par un tempérament de grand écrivain. La guerre reste pour l'auteur du « paradis à l'ombre des épées », un fléau nécessaire et bienfaisant, permettant une moisson de vertus viriles et l'éclosion d'une humanité de héros après l'hécatombe. **MONTHERLANT** semble avoir espéré un instant que **VICHY** allait nous régénérer mais il prétend que le clergé qu'il exècre, se taille une trop grande part et ses dernières pages laissent déjà prévoir un non-conformiste assez méprisant d'homme de lettres et d'aristocrate retiré dans sa thébaïde.

« *La moisson de quarante ans* » **de Benoist-MECHIN** n'est qu'une suite d'idionoist ânonnées dans un style pompier et nougateux, où l'auteur juge doctement le troupier 39 sur une guerre qu'il a faite lui-même avec une savante circonspection. Il y ajoute des jugements définitifs sur les captifs, car il a été prisonnier pendant…. Un peu plus d'un mois. L'expérience est brève mais le volume, lui est copieux : 300 pages écrites par un cuistre qui fit, après sa captivité, une carrière ministérielle à peine plus longue que son séjour dans les camps. Aurore des temps nouveaux….

« *Marine-Dunkerque* » de **Maurice GUIERRE**, officier de notre flotte, retrace la vie du port pendant la guerre et la fin de la cité-martyre. C'est un livre d'une modeste valeur littéraire mais où l'auteur témoigne à l'égard de ses hommes qu'il aima tels qu'ils furent, avec leurs qualités leurs défauts.

J'ai connu **Robert GAILLARD** au Stalag IXA où il me fit lire une sienne étude sur **MONTAIGNE** et **ROUSSEAU** qui ne m'avait pas semblé dépourvue d'intérêt. Ceci

explique la curiosité que m'inspirait son livre « *Les liens de chaîne* ». Oui, mais, la curiosité est un vilain défaut, disent les bons vieux préceptes de notre enfance, un vilain défaut qui reçoit toujours sa juste punition. Les bons vieux préceptes n'ont pas manqué cette occasion d'avoir, une fois de plus, raison. Cette petite histoire d'amour à la sauvette, née pendant la guerre et tragiquement dénouée dans un stalag par l'absurde suicide d'un jeune homme trop sentimental, n'atteint jamais à la vraie grandeur. Elle est, de plus, écrite dans un style à peine honnête et parfois franchement mauvais. Ces faiblesses ne génèrent nullement le jury du prix **Théophraste RENAUDOT** pour couronner l'ouvrage, habilement paru au moment opportun. Et l'on sait lequel, de l'écrivain médiocrement doué ou de l'éditeur **MADRE**, se vit ainsi décerne la palme.

Jean de la HIRE est de ces auteurs dont les œuvres dites « de grand rayonnement » sont fiévreusement attendues des concierges et des chambrières. Quel dommage que Jean de la HIRE ne se soit pas cantonné dans ce genre bitumeux plutôt que de nous donner un « *Crime des évacuations* », tarte à la crème pour les plumitifs de tout poil, navet aux envolées d'un tragique de pacotille profanant des évènements qui furent d'une réelle horreur et sur lesquels, la pudeur la plus élémentaire eût voulu qu'on jetât un voile.

Et voici le genre fumiste avec **Jean d'AHETZE**, marchand de frivolités de son état et romancier à ses heures. Son « *Ours* » intitulé « *et sous-off' en 40….* », Est tout imprégné de la manière « célinienne dont il n'a retenu que le ton graveleux. D'ailleurs, le titre est un abus de confiance, car le chemisier nous parle fort peu de la guerre elle-même, pour s'étendre complaisamment sur sa vie aux relents nauséeux, ses déboires conjugaux, etc.… jusqu'à la faillite de sa boutique qu'il espère, peut-être, renflouer avec ses droits d'auteur. La littérature au secours du calicot : touchante allégorie !

« *La ballade des tordus* » de **Jean MURAY** conte l'odyssée de quelques français rencoignés dans un kommado de Prusse orientale. Ce volume, bien que d'un rythme assez lent, contient de belles pages pleines d'une sincérité sans grandiloquence : une lecture reposante, une oasis de bon sens après les inepties précédentes.

« *Psaume 126* » de **Rémi DECOEUR** est d'une belle venue. Cette histoire d'un P.G. douloureux nous restitue, de façon poignante, la grisaille humide et blafarde de notre condition.

Je clorai cette revue par trois ouvrages qui dédaignèrent de lier partie avec les figures accessoires de l'anecdote pour se maintenir uniquement sur un plan moral et spirituel. Le premier, « *Foyer retrouvé* » est un recueil de conférences sur le mariage, faites dans un oflag par des officiers qui méritent que leurs noms soient cités : capitaine **DENIS**, lieutenants **BARRE, VERON, BOURDIN** et **GAUDEMET**. Il y a là, un bel effort pour se dégager de la gangue étouffante du présent et pour dépasser le cadre de la vie de prisonnier.

« *La conscience française et son drame* » par le **R. P. SANSON** est un très beau morceau d'éloquence religieuse. En quelques périodes empreintes d'une grande noblesse, le prédicateur nous invite à un mea culpa général et nous propose la foi chrétienne comme grande panacée.

Le dernier livre dont je veux vous entretenir n'est pas un livre. C'est un mince opuscule, édité par l'aumônerie générale des prisonniers de guerre, et qui porte sur sa couverture, un titre qui est une exhortation pour ceux qu'use la pratique d'un trop long scepticisme, en même temps qu'une prière, la nôtre, la plus intime, celle que nous taisons, souvent par crainte, par pudeur ou par lassitude : « *Pour comprendre les prisonniers* ». Ces humbles feuillets m'apportèrent enfin l'émoi d'une découverte : celle du visage de la vérité. L'auteur, **Joseph FOLLIET,** s'approche d'elle avec une infinie délicatesse, il la regarde en face sans tristesse ni euphorie, et sans jamais cesser de la respecter. Celui-là a compris les prisonniers.

Tous ces livres, je les ai lus, il y a quelques jours à peine, et la plupart d'entre eux s'effacent déjà de ma mémoire. Quelques-uns, les bons, sont venus trop tôt. Les autres, les médiocres et les mauvais, servirent de tremplin à des arrivistes qui spéculèrent sur les douleurs de la

séparation dans le cœur de nos parents et de nos amis, pour obtenir des succès de librairie et écouler le fruit sec de leurs veilles inutiles. En général, cette littérature est irrémédiablement fausse parce que ses auteurs exploitèrent sans vergogne une expérience qui se prolonge sans eux, libérés trop tôt, dans un pays encore secoué par la guerre, les privations et tout le cortège de misères physiques et morales que le cataclysme a engendrées. Leurs écrits présentent, de ce fait, le caractère intolérable d'un bilan provisoire et tronqué.
La paix reviendra, un jour proche ou lointain. Nous reprendrons peu à peu une vie normale, des plaisirs et des chagrins normaux. Les personnages que nous aurons été, trouveront alors leur auteur. Il faudra que ce soit un maître qui aura, comme nous, vécu jusqu'au bout et jusqu'au fond son destin de captif.

Les Grotesques – Roû ou le rat Reluque

VIII. Personnages en quête de rôles *(« la grenouille voulant se faire aussi grosse que le bœuf… »)*
Bataillon fantomal, procession d'ombres à la poursuite de mirages fuligineux, voici les Grotesques, les Baudruches, les Hallucinés que hante une pitoyable manie. Ainsi dans nos camps vint au jour un patriciat qui s'ignorait. Il fallait pour qu'il se découvre, que ses médiocres réalités fussent au préalable enfouies sous les ruines de nos désastres. Un humble Rat peut bien se gausser sans malice de la mascarade des mégalomanes encagés.
« *Que fais-tu dans le civil ?* ». La réponse fuit et se perd. Mais celui-ci conte sans tarir, le train princier de sa maison et ses munificences. On dévisage avec stupéfaction ce pisse-froid chlorotique qui dévide l'écheveau de ses divagations. Un autre brandit son balai comme un outrage : « *Chez moi, mon pote, c'est les larbins qui grattent !* ». Les petites gens ont disparu. Jamais, de mémoire de rat, ne fut rassemblée aussi brillante compagnie. On ne côtoie que gens de biens, gens de robe, gens de lettres, - et pas mal de jean-foutre ! Ce bouif qui a la candeur de décliner ses origines roturières, fait figure de suspect.
Tous sont possédés du tournis de l'opulence, confondant agrandissement et grandeur : entichés du nom, génies méconnus subitement révélés à eux-mêmes, obscurs rond-de-cuir d'un coup promis à la mission d'éduquer les masses, cabotins s'épuisant en d'âpres compétitions pour un gabarit de majuscules sur l'affiche, plumitifs en mal de notoriété, maniaques des relations et des mondanités. Dons Juans niais et fats aux innombrables conquêtes, présidents de squelettiques groupements au sein desquels on bâtit dans les nuées en plagiant piètrement le hideux jargon de nos réunions publiques et d'autres encore, une multitude d'autres, de fantoches bourrés de son.
« *Alors, ta place au Comptoir d'Escompte, on te la rendra ?* ». C'est un gaffeur qui lance une note discordante. Et l'on prend soudain en pitié ce modeste saute-ruisseau, qui avait réussi à se duper de ses propres duperies. Pareils à des enfants, a dit un de leurs écrivains. Oh, non. Pas toujours, pas exactement ! Les enfants vivent dans un royaume merveilleux que les hommes perdent irrémédiablement en vieillissant. Leurs jeux subtils et profonds sont séparés de rêveries dissolvantes, des splendeurs illusoires, des faux bonheurs que bégaient ces adolescents attardés, flétris et impuissants par tout un monde de déceptions, de colère et de regrets.
Tourne la ronde des Grotesques, sonne le grelot des calembredaines au creux des cerveaux fêlés !... Le simple jeu humain vous rendra bientôt à vos vérités et à leur ombre que vous dédaignez : comme si auprès de la vérité de l'ombre, il n'y avait pas un bonheur de l'ombre, et comme si les joies d'une vie simple ne valaient pas le goût de cendre des ambitions refroidies.

ROU

Lettre à un ami de France par Jean LUCAS

Auf diese seite schreibt nur der Kriegsgefangene !
Cette page est réservée au prisonnier de guerre !
Deutlich auf die Zeilen schreiben !

N'écrire que sur les lignes et lisiblement !
Te lire a été pour moi une satisfaction d'autant plus vive que la sachant prochaine, je l'ai attendue avec la même joie anticipée qu'une fête dont on connaît l'échéance. Je n'exagère pas : vivant depuis longtemps dans une grisaille uniforme, sans vaine agitation ni distractions futiles, ce qui compte réellement prend ici sa vraie valeur et je place au plus haut rang une amitié effective et fidèle comme la tienne ;
Mais pourquoi te cacherais-je que j'ai reconnu à te lire une brisure qui, je le sais, tient moins à nos relations interrompues qu'à la différence de nos état actuels. La vie nous avait depuis longtemps éloignés l'un de l'autre, sans pour autant diminuer notre compréhension mutuelle ; souviens-toi avec quelle émotion nous le constations à chacune de nos rares rencontres. L'épreuve est venue et persiste. Nous en avons fait, nous en poursuivons l'expérience, une expérience éloquente pour découvrir la vérité, mais toi dans la vie, moi dans la captivité.
Maintes fois déjà, je me suis aperçu que, dans nos correspondances de prisonniers, il nous est difficile de trouver le ton juste. L'effort de dépassement personnel auquel nous sommes contraints pour garder le cœur bien placé, nous amène à des erreurs de langage. Nous adoptons inconsciemment un ton solennel ou exalté qui nous fait mal comprendre, mal juger. Exilés, isolés dans notre communauté étroite, sans autre lien avec le monde extérieur que l'écriture parcimonieusement limités, nous savons, nous redoutons même parfois la puissance des mots et cependant nous en connaissons l'angoissante insuffisance. Il y a des idées, des sentiments qui nous paraissent incommunicables.
Sans doute, suis-je victime à ton égard de cette difficulté d'expression. Tu me crois empreint d'une « sérénité résignée », tu me parles de ton « ami épuré »…. Etc, pour tout dire, détaché des contingences terrestres, vaincu par la vie, ayant renoncé. Non, ce n'est pas cela. La patience est certes une vertu nécessaire à note état, mais patience n'est pas passivité. Elle est « active adhésion à une volonté plus haute que les volontés humaines » on aime dans une certaine presse exalter nos « recueillements », nos « longues méditations ». Les prisonniers, dit-on encore, reviendront « purifiés par l'épreuve ». Ce ne sont là que clichés sans signification profonde. En moyenne, nous ne serons sans doute ni pires, ni meilleurs.
Mais la même apparence extérieure de sérénité risque de confondre deux attitudes diamétralement opposées. Quelques esprits lâches ou paresseux, n'ont plus peut-être qu'indifférence ou crainte devant la vie, ceux-là ont abdiqué, hélas ! Privés de tout ce qui donne à la vie quelque saveur, ils auront acquis un détachement exceptionnel pour tout ce qui est accessoire, tout en ayant réappris à vivre. Plus ou moins désabusés naguère, ils auront retrouvé un esprit neuf, des yeux curieux, ouverts sur toute la beauté de monde. Il n'y a chez eux ni résignation ni renoncement mais, exaspéré par les privations et une longue contrainte, insatiable appétit de vivre.
En somme, pour définir ce qui actuellement nous différencie mais ne nous sépare pas, je suis dans la situation d'une homme qui, après une certaine expérience vécue, se prépare par une retraite, forcée certes, mais qu'il est en son pouvoir de rendre néanmoins profitable, à vivre encore avec une âme rajeunie, selon des principes fortifiés, non moins décidé à tirer de la vie le maximum, à lutter s'il le faut ; alors que tu es dans la vie, une vie « mouvementée et dure », comme tu le dis, aux prises avec elle et c'est d'elle-même que tu tires les leçons de l'avenir : tu agis, - je me prépare à agir.
J'ai si peu renoncé, vois-tu, qu'ici même dans le cadre pourtant restreint des activités qui me sont offertes tout m'attire, tout me sollicite et, comme l'exprime admirablement un des

personnages du « Paquebot Tenacity » joué récemment sur l'une de nos scènes, « je voudrais tout prendre, et je sens tellement que je regretterai justement ce que je n'aurai pas pris que je le pleure d'avance ». Une simple fleurette épanouie presque miraculeusement sur notre sol piétiné, un parfum de terre mouillée venu des champs qui nous environnent, la voix fraîche d'un gamin qui chante en gardant ses chèvres à la lisière du barbelé, peut-être inaperçus ou insignifiants autrefois, sont aujourd'hui pour moi d'émouvants appels à la vie.
Assagi peut-être, je reste en tout cas plein d'aspirations et de désirs, rempli de la volonté de vivre.
Dieu veuille que je puisse t'en donner la preuve prochainement.

Jean LUCAS

Clair-Obscur. Conte inédit par Maurice BERTRAND

C'était encore au temps où la joie régnait partout sur la terre : dans les hautes branches des arbres, dans l'eau calme des étangs, dans les déchirures bleues du ciel, dans les prés ocellés de fleurs d'espoir, dans les masses ondulantes des blés levés, dans les yeux soumis des bêtes attachées, dans le sein frémissant des femmes. C'était au temps où la beauté, la bonté, la tendre naïveté et les vieilles croyances signifiaient encore quelque chose. La poésie embellissait tout ce qu'elle touchait de son souffle exaltant. L'illusion était la maîtresse de l'homme qui, dans les méandres de a réalité, s'attachait aveuglément ses pas.
Les poètes que l'on appelait « vagabonds de la nature » et les vagabonds « poètes des saisons » semaient par le monde l'amour à pleine voix ; et la pluie de la plaine et le vent des montagnes, et la voue des sentiers et le sable des plages les voyaient tour à tour éperdus d'idéal et d'air pur. C'était l'un de ceux-ci, »poète et vagabond » qui sur la route bleuissant du soir tombant, marchait de son pas allègre d'homme heureux, heureux de ce bonheur que seuls les humbles ou les très grands savent atteindre.
Soudain, le poil chaud de la course accomplie, l'esprit plein d'images amassées au grès de sa fantaisie, le ventre vide mais confiant, l'homme s'arrêta brusquement humant l'air de ses narines gourmandes. D'une maison prochaine que son œil ne pouvait atteindre, s'échappait une bonne odeur de choux au lard… Te voila servi ! murmura-t-il en souriant, et, à coup sûr, il se dirigea vers la maison de ses désirs, il la découvrit toute petite derrière un rideau d'arbres, au milieu d'un jardin échevelé. Franchissant d'un bond la barrière qui l'en séparait, il frappa à la porte trois coups brefs mais sonores, sans souci d'un visage ennemi. Au bout d'un instant une vieille femme lui apparut : « *Que veux-tu, lui dit-elle ? Vieille ! Longtemps marché aujourd'hui. Je viens te demander un peu de ton lard et de tes choux dont le parfum se promène autour de ta maison. – Tu es donc un mendiant ? Oui, si tu le veux, comme toi, comme tout ce qui vit sur terre, au même titre que la jeunesse mendie son essor vers la liberté, au même titre que la vieillesse mendie au seigneur son repos éternel, au même titre que le lézard mendie sa part de soleil. Mais ce n'est pas en mendiant que je viens à toi aujourd'hui. En échange de ta nourriture, je te conterai l'histoire des « cœurs émerveillés par le chant d'amour ». Entre, mange et bois. Puisses-tu me faire revivre un peu de ma jeunesse perdue !* »
Et l'homme tout en mangeant lui contait l'histoire des « cœurs émerveillés par le chant d'amour ».
« *Cet hiver-là, la terre et la surface des eaux avaient cruellement souffert des embrassements du froid. Aussi, aux premières caresses du soleil printanier, ce fut comme un soupir de reconnaissance qui, s'échappant brusquement, franchit les ravins et les monts pour annoncer au monde la venue du temps d'amour. Et la lumière emportée par ce tourbillon de folie et de joie, ivre de renouveau, éclaboussait le ciel…* »
Pendant qu'il parlait, la vieille bercée par le chant de sa jeunesse s'était endormie et insensiblement était passée du sommeil de vie au sommeil de mort.

« *Imagine-toi, vieille, la somme d'amour que cela ferait si tous les cœurs des hommes ne formaient plus qu'un !... Tiens ! Elle dort, elle poursuit son rêve de joie mieux que je ne saurais le faire moi-même. Mais c'est drôle, on dirait…. Qu'elle ne respire plus. Serait-elle…* » Et se précipitant sur son hôtesse, il la secoua fortement. *Morte ! Elle est morte !!* »
Alors, pour la première fois depuis que la paix était entrée dans cette maison, l'esprit mauvais se manifesta. Brusquement tout devint froid et sombre : le poète terrassé par l'homme éventrait les coffres, fouillait les tiroirs sans plus se soucier de la morte qui continuait de sourire avec confiance.
……..
C'était encore au temps où la joie régnait partout sur la terre.
Sur la route, longeant les arbres, un homme fuyait, le regard dur, le ventre plein, la poche lourde.

Maurice BERTRAND

Une musique d'avenir ?
Le jazz français par Raoul ALZIARI-SANTINI

De même que Monsieur THIERS ne croyait pas à l'venir des locomotives, d'honnêtes gens de la génération nous précédent, ne voulaient entendre parler de jazz. Certains allaient jusqu'à désirer que les gouvernements l'interdissent car, disaient-ils, »cette musique ne parvient qu'à dégrader le goût et le moral du public », vertueux fossiles d'un passé, tout jeune encore, puisqu'il n'a qu'un peu plus de vingt ans !
1922 ! Toutes les feuilles de critique ouvrent de vastes enquêtes « pour ou contre le jazz ». L'opinion publique, franchement hostile, ignore les avis de maîtres notoires qui prédisent un bel avenir à la nouvelle formule et l'un de nos grands quotidiens estime le moment venu de faire sa cour à la foule des lecteurs, en publiant un article retentissant intitulé : « le jazz se meurt… le jazz est mort ! » L'auteur de cet article doit penser, à cette heure, que la santé du moribond est assez enviable, et les derniers détracteurs du jazz feraient acte de loyauté et de compréhension, s'ils consentaient à mieux pénétrer une question qui leur reste encore étrangère.
Car, et c'est chose accomplie désormais, le jazz a pris droit de cité en France après avoir conquis l'Europe. Voici comment l'on pourrait concevoir, très schématiquement, le profil de cette progression :
En 1917, le jazz était inconnu sur notre continent. Nous sommes, pour la plupart, trop jeunes pour nous souvenir de l'arrivée des troupes américaines aux accents d'« Alexander's rag-time band ». En 1918, **Gaby DESLYS** et **Harry PILCER** sont au casino deParis. C'est l'époque héroïque où la batterie est une effarante usine composée des accessoires les plus hétéroclites et le batteur une véritable marionnette à fils. Mais, deux ans plus tard à Londres, se produisait le célèbre « original dixieland jazz band » et l'on entendait à Paris le premier concert des « Billy Arnolds ». Ces événements semèrent l'émoi, l'épouvante même, dans notre public, alors que les anglais étaient séduits d'emblée par cette nouvelle forme d'expression musicale. Il fallut la « *Revue Nègre* » représentée en 1925 au théâtre des Champs-Elysées avec **Joséphine BAKER** et **Sydney BECHET**, pour que le jazz obtînt enfin audience chez quelques jeunes français. Cependant, il ne sera pour eux que musique propre à la danse et jusqu'en 1932, la France l'ignorera.
C'est pourtant durant toute cette période qu'il devait s'attacher de chaleureux partisans. Les futures individualités se distinguent, écoutent les formations étrangères, étudient les disques des virtuoses américains blancs et noires. Des français sont engagés à l'étranger : **Philippe BRUN** et **André EKYAN** chez **HYLTON, VAUCHANT** et **MOUGIN** aux Etats-Unis où sont adulés les maîtres du genre. Le public à son tour, se forme : **Ted LEWIS, Jack HYLTON, Paul WHITEMAN**, montent sur nos scènes (**HYLTON**, ô scandale, à l'opéra de

Paris !) Hélas, la foule applaudira surtout leur mise en scène et leurs pitreries. Quant à leur musique… disons tout de suite que le jazz méritait de plus dignes représentants. Et cela nous vaudra plus tard les grandes formations que nous avions accoutumé d'entendre chez nous : **Ray VENTURA, Jo BOUILLON, Fred ADISON**, avec leurs sketches, leurs adaptations musicales… et leur style n'ayant de jazz que le nom. La danse sévissait. Dancing et boîtes de nuit faisaient appel aux grands virtuoses étrangers : **Arthur BRIGGS, Benny CARTER, George JOHNSON, Coleman HAWKINS** et, le plus connu de tous, **Willis LEWIS.**
Quelle source d'inspiration pour nos futurs chefs de file !
Notons toutefois que les concerts de musique de jazz sont encore rares. Ceux-ci se multiplieront à partir de l'an de graâce1932 qui sera la grande année du jazz français. Nous assistons alors à la fondation du hot-club de France dont la revue sera dirigée par **Charles DELAUNAU** et **Hughes PANASSIE**. A chacune des réunions du club, les membres écoutent une célébrité du jazz étranger. Songez au succès qu'obtint cette formule après de nos jeunes ! Je revois encore les séances du « Studio 28 » qui subsisteront toujours dans le souvenir de ceux qui y assistèrent mais dans tout cela, qu'y avait-il de français, pouvait-on dire ?
C'était pour répondre à cette objection que le fameux quintette-hot fut formé, ce quintette qui est plus fêté aux Etats-Unis que dans son pays d'origine et qui n'était composé, à la surprise de tous, que d'instruments à cordes. Son premier concert eut lieu en 1934. Aussitôt deux personnalités s'affirmèrent **Stéphane GRAPELLY**, violoniste nourri des classiques mais entraîné au jazz et **Django REINHARDT**, virtuose de la guitare qu'il ne joue que d'instinct. N'oublions pas **Joseph REINHARDT**, le frère de Django, et **Roger CHAPT** accompagnateurs prodigieux à la guitare, ni **Lois VOLA,** as de la contrebasse. Avec eux, le jazz français naissait.
Un gros effort fut tenté pour s'évader du snobisme nègre et de ses mauvais pastiches : on ne copie pas un **ARMSTRONG** ou un **DUKE ELLINGTON**. Notre quintette permit de dégager une esthétique européenne et le jazz international fut enthousiasmé par sa perfection et son originalité. Chez vous, il remplit sa mission en imposant le hot à la faveur du public. Grâce à lui, on comprit mieux le classicisme d'**ARMSTRONG** et le raffinement en demi-teinte **d'ELLINGTON**. Il rendit possible possibles les **Michel WARLOP**, violoniste, les **RUN, VARELLI, RENARD**, trompettistes, les **Alix COMBELLE, André EKYAN, CHIBOUST**, saxos, les **ROSTAING, WAGNER**, clarinettistes, les drummers **JERRY MENGO, Pierre FOUAD**, les pianistes **Michel EMER, Léo CHAULIAC** et tant d'autres….
Actuellement, l'avenir s'ouvre, magnifique, pour nos grands musiciens de jazz. Quand aura vécu l'éphémère influence du swing, ceux-là n'auront pas dévié de leur ligne et poursuivront leur tâche sans faiblesse. Le jazz français suit une évolution profondément originale et il devra bientôt à sa grande activité d'atteindre à la plénitude de son expression. Car le jazz est une langue riche, aux colorations tout à tour puissantes et délicates, qui porte en elle tout l'infini de l'humaine psychologie et qui offre aux vrais artistes les inépuisables ressources de son vocabulaire. Déjà loin de ses premiers balbutiements, elle peut encore nous apporter de bouleversantes révélations.

Raoul ALZIARI-SANTINI

POUR DONNER NAISSANCE A VOTRE DISCOTHEQUE DE JAZZ :

New Saint-Louis par Louis ARMSTRONG chez Columbia ; Lawd you made the night too lon par Louis ARMSTRONG chez Columbia ; Mahogany hall stomp par Louis ARMSTRONG chez Columbia : Blanck and tan fantasy par Duke ELLINGTON chez His Master's voice ; Creole love call par Duke ELLINGTON chez His Master's voice ; Sing, sing, sing par Benny GOODMAN chez His Master's voice ; Opus ¾ trio par Benny GOODMAN chez His Master's voice ; Vipers rag par Fats WALLER ; Hong Tonk train stomp par Meade LUX

LEWIS ; Tiger rag par Art TATUM ; Heebie Jeebies par les Boswell Sisters ; Blue drag par le Quintette du Hot-Club de France ;
Raoul A-S

K.G. BABY, variétés humoristiques en 3 blocs, interprétées par les 369 Kobjercyn-Follies.

Supervision, mise en scène et prises de vues de Pierre LETOURNEULX.
C'est une hyper production « Le Crack »

Le 15 février **SEIMBILLE** réussit à se tenir éveillé, de 17h à 19h. Mais le lendemain, victime de cette grave imprudence, il s'endormit profondément alors qu'il tentait de mettre un terme à de déchirantes luttes intestines.
La prochaine œuvre du juvénile chansonnier **CROYAL** aura pour titre : « *Y dit qu'elle a dit…. Qu'elle avait rien dit.* »
Mr. HALATRE donnera prochainement en exclusivité, une synthèse de ses précédentes conférences. Sujet choisi : « *De l'influence de la désintégration de la matière sur le destin du chevalier d'Artagnan.* »
YVART informe le dilettante qui a dérobé, au théâtre, une jambe de culotte féminine qu'il peut venir prendre possession, du complément, pour pimenter ses médiations solitaires.
Le rêve ailé d'une nuit d'Hamel. Cédant aux pressantes instances de ses nombreux admirateurs, Félix, notre incomparable virtuose du sifflet, a consenti à prêter son petit instrument au Musée du bloc, où le public pourra l'admirer, enfin réduit à l'impuissance.
- *Comme ça, **GASTIMEL**, tu as trouvé un peu de soleil ?*
- *Tu vois. J'y travaille…*
Quand c'est à **GENDRE** de passer (au fourneau) c'est pas aux autres de traverser. Quand c'est aux autres de passer, c'est encore devant **GENDRE** qu'il faut s'effacer. Allez,rrroulez… »(air archi connu.)
Le dernier colis de l'adjudant-chef **HAUVILLER** ne contenait pas de lard. Qui c'est-i qu'est bien attrapé ? – Son petit copain de popote !....
L'abbé **LAFONT** vient de mettre au point les procédés de fabrication industrielle d'une matière synthétique aux applications quasi-universelles. On peut aussi, à l'extrême rigueur, lui trouver une certaine analogie avec la pâtisserie.
Au cours de leur 1083ème rencontre, **MEDAN** et **BONNEMAIN** ont échangé 2 coups de plat de louche et 5 élongations d'orteil, sans résultat. Les adversaires ne se sont pas réconciliés.
Pour se consoler de certaine déconvenue, les habitants de la 28 songent à confectionner un cheval grandeur nature… entièrement en chocolat.
Mr. BOIREAU, cinéaste rappelle à son fidèle public que les jeunes gens âgés de moins de 35 ans, ne sont pas admis aux projections de son spectacle hautement social « *Les 4x8* » ou « *Exposition de propositions pour une transposition de dispositions* ».
STIEN, le dévoué infirmier, recherche activement le sieur **DUPONT-DURAND**, propriétaire de la brique précieusement enveloppée que notre sanitaire chorégraphe était chargé de transmettre à **Mr. DUBOIS-DUVAL** de l'infirmerie. **ZAKOPANE** tardant à lui faire un point d'or, **Mr SULZER,** professeur de ski, a décidé de poursuivre son entrainement, à la 42, en mettant gracieusement les 8 pieds dans un plat d'œufs à la neige.
Un phénomène sans précédent dans l'histoire du bloc 2 a été enregistré par les appareils de notre observatoire, durant l'après-midi du mercredi 16 février 1944 : le local, qu'on appelle encore par dérision le « salon de coiffure » est resté entièrement inoccupé pendant 2'57 ».
Une foule attentive et émerveillée consacre le succès de l'appareil à douches de **CLAVELLE**, entièrement cousu main et dont l'utilisation est tout indiquée le dimanche matin après l'appel.
SERVAIS, le coco du Colorado s'initie lentement aux mystères du solfège, sous la direction éclairée et bienveillante du maître **Alexis CARREL.**

Le bridgeur **AUNAU** de la 50 vient de mettre au point un système d'appel qui permet de tromper l'adversaire. Il utilise à cet effet une dent creuse dont il tire par une légère pression de la langue un son aigu qui éclaire le partenaire.
Les chansonniers de la 44 présentent un petit air qui est un chef d'œuvre d'harmonie imitative. La victime de ces couplets est le célèbre Morhange dont la voix présente en effet des inflexions chaudes et captivantes.
BARBIER, après avoir tenté de réparer son phono, a résolu de le transformer en moulinette.
GIGOGNE de la 50 prétend que le meilleur moment pour aller aux lavabos est aux environs d'une heure du matin. Dommage qu'il y fasse aussi sombre et que les robinets soient secs comme des tuyaux de pipes.
On recherche à la 53 les moustaches de **WEIBEL**. Mais où les camoufle-t-on, se demande l'ex Bel-Ami ? Des plaisantins affirment qu'elles furent l'enjeu d'une partie d'échecs et que **DELMOTTE** en fut le ravisseur.
Les premiers rayons du soleil ont bloqué net l'élan **d'AZOU** qui, pendant tout l'hiver, utilisa pour ses ablutions, une cuvette de neige. **AZOU, ZAZOU**

FIN

Le Box de Pégase, cueilli aux carnets de René ENTREMONT

Les poèmes que l'on va lire sont extraits de deux recueils, œuvres de notre camarade **René ENTREMONT** : « *Les bruits de la ville* » et l »*Outre à vent* », ce dernier venant de sortir des presses de l'imprimerie régionale de Toulon.
Dans les bruits de la ville », ' a traité le thème de la recherche éternellement insatisfaite du bonheur que le poète poursuit fébrilement à travers les quartiers de la grande cité, ceux-ci sont largement brossés en des poèmes nourris d'un réalisme vigoureux, adouci par l'effusion d'une profonde sensibilité. On passe d'un quartier à l'autre en étant brimbalé par un bon vieux tramway, toujours essoufflé mais toujours prêt à vous emporter vers d'autres espoirs ; comme l'on passe d'un poème à l'autre par des odelettes où l'auteur nous offre, après chaque déception, l'apaisante fidélité de l'humble véhicule. Ce sont ces pièces rapides comme ritournelles qu'on trouvera rassemblées sous le titre « *Petit bonheur d'intérêt local* ». L'auteur a consenti, pour nos lecteurs, à les réunir par le fil de quelques phrases contenant l'essence des poèmes qui forment le grand œuvre de son recueil, le manque de place nous contraignant à renoncer à la publication de cette importante partie de l'ouvrage. La suite des tableautins de l »*outre à vent* » fait comprendre combien « *sont meilleurs pour la poésie et plus près de son cœur, le vent du ciel et le battement d'ailes et la fleur sans langage à l'affût du soleil* », on comprend aussi que le poète « y tient la terre en bonne humeur », comme **CYRANO**, le vrai, l'auteur des « lettres », si différent de celui de **ROSTAND**. Et cette éclosion de petits miracles des champs, ce charmant bestiaire des futaies, des sources ou des clairs villages, observés avec une fraîche et franche originalité, laissent toujours percer une malice vigilante à l'égard des hommes. Il fallait qu'il nous revînt de faire un choix parmi tant de sourires. Choisir ! C'est-à-dire évaluer, soupeser, marchander : des mots de maquignon ! Mieux valait cueillir au hasard de titres d'une ravissante fantaisie tels « *Champignonnade à la lune* », « *Colimaçonneries en coquille de verre* », « *moineau menu menant sabbat* », etc… Lisez donc « *Jeannotteries* » et *Maîtres canard, comme canard en mare* ». Mais lisez-les avec la grâce du cœur.
André MOUTON, rédacteur en chef.

Petit Bonheur d'intérêt local

Tout est dégoût. Le poète affolé cherche la fissure heureuse vers le calme et la fraîcheur. Il roule de « seuils rouges » en seuils rouges dans les rues mal famées, et retrouve à chaque fois le même symbole modeste à un tournant du chemin.

Les maisons s'éloignent de moi,
Les maisons closes ;
Et le tramway dont on se glose
Fuit avec moi
Bien loin, bien loin des maisons closes.
Le dernier panneau lumineux
Des maisons borgnes
De ses clignotements me lorgne,
Très lumineux.
Je fuis bien loin des maisons borgnes.
La dernière fille là-bas
Fille de joie,
Suit le tramway qui suit sa voie
Et fuit, là-bas
Loin, très loin des filles de joie.
Brûlant l'arrêt facultatif
Le tramway glisse
Sur son chemin de fer très lisse…
« Facultatif ? »
Un joyeux « Ting », le tramway glisse.

Le poète ouvre « des portes sur la douleur », et repart fatigué…

Un tramway poussiéreux,
D'une façon civile,
Va m'amener à « Centre-Ville »
Découvrirais-je là quelqu'un qui soit heureux ?
C'est pour avoir de l'air,
A cela, qui rétorque ?
Que je monte dans la remorque.
Je regarde au trolley s'allumer quelque éclair ;
Les courbes du chemin,
Depuis la plate-forme ;
Et la fuite folle des ormes ;
Et le rail sinueux, luisant, lisse et gamin.

Puis, le chercheur d'idéal va faire claquer « les portails mornes » des maisons et des bureaux pour en secouer la poussière et la monotonie.

Savoir ne voir que cela !
Que le bonheur bien sympathique
D'emprunter un tramway, le plus démocratique,
Pour quelques sous sans tralala !
Aimer, oh ! Quand on est las,

Amestramil

Sur des sièges qui se font face,
Dans ce tramway si coutumier qu'il est bonasse,
Aimer s'asseoir ! Aimer…. Voilà !
Vivre !... Oh ! Foin des falbalas !
Vivre une vie simple, commode !
Puis être heureux d'avoir, même passé de mode,
Prêt à partir, un tramway, là.

Enfin les « entrées maudites » des usines et des estaminets le guettent, l'appellent et le rejettent.

Devant le mastroquet du coin
Le tramway, familier, fidèle,
Il va m'emporter loin, bien loin,
Comme un bon serviteur modèle.
Le tramway familier me tend
Un marchepied qui se rabaisse
Et, paisiblement, il m'attend :
Un chien tenu par une laisse.
Des noms dansent sur ses côtés
Dans une danse silencieuse :
Son « trolley » fait comme un grand T ;
Sa couleur est vive et joyeuse.
Est-il là par quelque exception ?
Le receveur à l'air tranquille
Et sûr de la circulation.
« En voiture ! « Il dessert la ville
Un « Tang ! », un « Ting ! » de carillon ;
Va-t-il secouer des élytres
Comme un cicindèle brouillon ?
Non ! Mais il fait trembler ses vitres.

Ouvrira-t-il d'autres portes sur la vie ?....
Dans ce véhicule désuet, il partira, lorsque le printemps fera sa toilette matinale en promenant dans l'air un nuage comme un gant de toilette blanc sur la joue lisse du ciel.

Il est là, coquet, devant moi,
Heureux de sa peinture neuve,
Fin prêt à traverser le fleuve
Le temps a déroulé son Mai : le plus beau mois.
Je le reconnais, c'est bien lui !
Il ronronne. Est-il vain, stupide,
Lui qui n'est que fort peu rapide ?
En a-t-il l'air ? Il trépide et son cuivre luit.
Mon souvenir l'a bien gardé
Ce cher vieux tramway démodé ;
Je l'entends qui tintinnabule,
Diurne tout le jour, et le soir : « noctambule ».

Ainsi le cœur se laissera cahoter vers « les affiches des pays bleus dans les gares » et les fraîcheurs horizontales des campagnes.

Ancetramil

Jeannoteries

Les petits lapins qui sont dans les bois,
Au début d'automne,
Sont tous aux abois,
Quand la poudre tonne.
Les petits lapins restent accroupis
Mais dressent l'oreille
Sur les verts tapis,
Auprès de la treille.
Les petits lapins broutent le bon thym,
Car ils sont voraces,
Le soir, le matin,
En faisant des grâces.
Les petits lapins ont mille désirs,
Et dans tous leurs âges,
Ils savent les fuir
Et rester bien sages.
Les petits lapins partent en courant,
La queue en trompette ;
Leur cœur est très grand ;
Ils sont « bonne bête ».
Les petits lapins ont de gros yeux ronds,
Un rien les étonne,
Gris ou bien marrons,
Au début d'automne.
Les petits lapins sont mignons, gentils,
Dans des airs champêtres,
Humbles et petits :
Comme eux il faut être.

Maître Canard comme canard en mare

Le canard a son importance
Dans le fief de la basse-cour ;
Il sait conserver sa prestance
Quand il va pour faire sa cour.
Avec sa cane, le dimanche,
Il barbote dans le fumier.
Haut ! Le bec rond, cambrons la hanche
Comme Madame Récamier.
Reposons-nous sur notre canne,
Balançons, femme ; le croupion,
Mais surveillons la mère Cane
Qui promène ses chers « loupions ».
Ne nous pressons pas, qui nous presse ?
La mare n'est pas loin d'ici,
Et, cahin-caha, dans sa graisse,
Le canard va, sans un souci.
La vase est chaude et délicieuse ; les doigts palmés y sont heureux,
Et leur marche silencieuse,

Ancestramil

N’effrayer pas les plus peureux.
L’œil est vif, le corps se dandine,
Dodu du dos, torse bombé,
Dodelinant comme ne ondine
Dont l’orgueil n’a pas succombé.
Le canard a son importance
Dans le fief de la basse-cour,
Puis, il y met tant d’insistance
Qu’on ne le prend jamais de court.

René ENTREMONT
Les bruits de la ville.

Bride haute chez Brid’oison
Les baux à ferme

Le 4 septembre 1943, le gouvernement français promulguait trois lois nouvelles concernant les baux à ferme ; l’une posait les bases d’un nouveau statut des fermages, l’autre stabilisait le prix des baux en cours, la troisième enfin instituait un tribunal spécial compétent pour toutes les contestations pouvant s’élever entre propriétaires et fermiers.
1er) Nouveau statut du fermage : tout contrat de bail doit être rédigé par écrit, à défaut d’écrit le bail sera censé être passé pour 9 ans ; - Quelles que soient les clauses insérées dans le contrat de bail, la durée de la location ne saurait être inférieur à neuf ans. Toutefois, le fermier pourra se réserver le droit de faire cesser le bail avant l’expiration des neuf années ; le propriétaire n’aura cette faculté que s’il entend exploiter lui-même.
En cas de décès du fermier en cours de contrat, le bail prendra fin si les héritiers en ont fait la demande dans les 6 mois qui suivent le décès. La sortie de bail sera fixée à la fin de l’année culturale en cours si celle-ci est encore éloignée de 9 mois, sinon elle sera reportée à l’année suivante.
A l’expiration d’une période de 9 années, le bail se renouvellera automatiquement pour une période d’égale durée à moins que, un an auparavant, le propriétaire n’ait signifié congé au fermier à l’aide d’une lettre recommandée. En cas de congé, le fermier pourra saisir la commission cantonale paritaire de conciliation (1) qui tentera de mettre les deux parties d’accord ; à défaut d’accord, le congé sera définitivement acquis.
Le prix peut être convenu soit en espèces, soit en nature : si le prix a été fixé en espèces, on considère qu’il représente au moment de la signature du contrat, une certaine quantité des produits cultivés dans la région. En cas de variation du prix de ces denrées, chacune des parties aura la faculté de demander la révision du prix du fermage et le prix qui deviendra exigible sera le nouveau prix des denrées dont la quantité aura été déterminée, en considération du prix forfaitaire.
Le propriétaire n’a pas le droit dans un contrat de bail d’interdire au fermier de sous-louer. Toutefois, avant de sous-louer, le locataire devra obtenir l’autorisation du propriétaire.
PLUS VALUE (lois des 15 juillet 1942 et 3 septembre 1943). S’il n’y a pas un état de lieux, le propriétaire doit au fermier le montant de ses impenses, déduction faire du profit qu’il en a tiré. S’il y a un état de lieux, le propriétaire doit payer au fermier une somme égale à la moitié de celle dont le fonds a augmenté de valeur, par suite des améliorations apportées par la bonne culture, à condition que cette augmentation soit supérieure au quart : en outre, le bailleur doit indemniser le preneur des impenses nécessaires ou utiles faites pour plantations, constructions ou ouvrages, à la condition que ces impenses aient été faites à la connaissance du propriétaire. Ce dernier a alors le choix, soit de rembourser une somme égale à celle dont le fonds a

augmenté de valeur, soit de rembourser le montant des dépenses effectuées, compte tenu du bénéfice réalisé par le fermier.
Les dispositions de cette loi sont applicables à la culture maraîchère, aux établissements horticoles et la culture du champignon. Cette loi est entrée en vigueur le 1er novembre 1943 (à suivre).
(1) Voir article de notre prochain numéro.

Bulletin de l'Aumônier
Apparitions

L'église fête le 11 février, les apparitions de la Sainte Vierge à Lourdes en 1858 où furent recommandées la pénitence et la prière. Nous pouvons en rapprocher les manifestations célestes de Fatima au Portugal en 1917. Là encore, Marie fit les mêmes invitations. L'institution d'une fête pour Lourdes, l'approbation ecclésiastique pour Fatima, nous incitent à voir en ces deux circonstances, la bonté de Dieu qui ne s'est pas contenté de ramener une fois le monde à la vérité et au salut, mais qui nous indique son souci de continuer à s'occuper de nous. Le rappel n'est pas inutile dans notre vie moderne, où les occupations et les misères tendent trop à nous matérialiser.
A défaut d'un pèlerinage à Lourdes, ou d'une visite à Fatima, une simple lecture (vous trouvez les livres à la bibliothèque du bloc II) vous donnera un aperçu des merveilles contrôlées qui se sont passées, et qui durent, en ces deux endroits. En ce qui concerne Fatima, vous serez surpris, comme je le fus moi-même, mais devant les attestations si nettes de milliers de personnes encore vivantes en ce jour, vous ne pourrez que vous incliner et votre christianisme, qui n'a pas un besoin essentiel de cela, en sera revigoré.
Sa Sainteté Pie XII, à la suite de cette apparition, a consacré le monde au Cœur Immaculé de Marie. Chaque catholique doit, pour sa part, s'unir à cet acte dont le pape espère une abondance de grâces, capable de rendre la paix à un monde désaxé. La vieille formule catholique : « A Jésus par Marie ». Se réalisera pour le bien de tous.
… Ces lignes semblent plutôt destinées à un sermon qu'à un article de revue, faut-il le regretter ? Une fois n'est pas coutume.
Fr. Amé. **M. HENRY** ofm
Aumônier.

Bulletin du Pasteur
Le pardon

Si vous ne pardonnez pas, votre père qui est dans les cieux, ne vous pardonnera pas aussi vos fautes (Marc 11/26). Ces paroles reviennent bien souvent sur les lèvres de notre Seigneur Jésus-Christ, et tous ses actes les appuient. Aux juifs qui accusent la « femme adultère » il dit : « *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la pierre le premier* ». Notre sauveur, l'être saint, fait ainsi preuve d'une grande clémence. Mais plus encore, il réclame des hommes une clémence semblable.
Frère, il est bien souvent difficile de pardonner à celui qui t'a offensé. Pourtant, si tu es chrétien, chaque jour dans ta prière, tu demandes à ton père : « *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* ». Aussi, si tu refuses à ton prochain, le pardon que tu implores, tu prononces contre toi-même une terrible condamnation.
Frère, devant ton sauveur qui pardonne, devant ton sauveur qui t'invite à pardonner, pardonne de tout ton cœur et sans arrière-pensée. C'est le secret du vrai bonheur, le seul moyen de réaliser cette parole du Christ : « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés*. (Jean **13/34)**
Pierre DUPRET

Aumônier protestant.

NECROLOGIE

Nous avons perdu, le 31 **janvier, notre camarade Ismaël LACLUCHE du Bloc I, décédé à l'hôpital de Cracovie. Ismaël LACLUCHE**, âgé de 39 ans et résidant à Brassac (Tarn et Garonne), appartenait au 220° R.I. stationné à Pamiers (Ariège). Il était marié et père de 2 enfants.
Nous prions la famille de notre infortuné camarade de bien vouloir agréer l'expression de nos sentiments affligés.

La fosse aux soupirs
Les entractes musicaux d'André BOURDON aux variétés 369.

Les représentations de « *Maître Bolbec et son mari* » nous permirent d'apprécier de vieux airs du Quercy joués avec beaucoup de goût par l'orchestre d'André BOURDON. Lorsque l'on entend ces petits chefs-d'œuvre populaires, combien l'on regrette que les compositeurs français ne s'inspirent pas davantage de notre folklore.
« *Ma sœur de luxe* » nous valut un programme en concordance parfaite avec le caractère léger et digestif de la pièce de **BIRABEAU**. Nous avons réentendu avec plaisir, quoique ce morceau ne fût pas entièrement au point, un extrait de « *Ciboulette* » de **Reynaldo KAHN**, et la « *Parade des forains* » de Rodolphe BERGER, petite fantaisie d'agréable facture et qui a bénéficié d'une meilleure interprétation.
Ce fut un grand régal pour les mélomanes que l'audition de l'ouverture de la « *Dame Blanche* » **de BOIELDIEU**, à l'occasion d'une conférence consacrée au Général **BOULANGER**. Les pupitres étaient bien équilibrés, surtout ceux des bois et des cuivres. La causerie de **M. BOUFFENIE** trouva l'aide du pouvoir évocateur de la chanson, quand AUBRUN vint lancer, avec le joyeux entrain de la rue, l'endiablé « *En revenant d'la Revue* » qu'André BOURDON avait spirituellement orchestré.

« *Les deux aveugles* » et le concert dans les baraques au bloc 2.

Il faut bien l'avouer. « *Les deux aveugles* », malgré la musique mousseuse et enjouée **d'OFFENBACH**, n'a obtenu qu'un médiocre succès. Le livret, une rare ineptie, est sans doute responsable de cet accueil réticent. Cependant, l'orchestre peut être crédité d'une exécution à peu près correcte. Il eut, de plus, le mérite de s'effacer devant les chanteurs : **POSTAL**, égal à lui-même et **RICHARD** qui donna honnêtement la réplique à un partenaire doué d'une belle autorité, grâce à une gentille petite voix agréable et bien posée. Bonne exécution moyenne de la fantaisie sur « *Chanson d'Amour* » de **SCHUBERT.**
Le concert dans les baraques fut donné dans des conditions techniques navrantes : acoustique exécrable, auditeurs pressés sur l'orchestre, musiciens jouant « dans du coton », point de clarinette ni de trombone pour étoffer l'ensemble. Pourtant, ce programme obtint un certain succès, dû surtout aux « *Noces de Figaro* » de **MOZART** que les exécutants traduisirent en retrouvant un peu de leur âme. **POSTAL** a chanté ses deux mélodies avec beaucoup de sensibilité, malgré une fatigue visible. Dans l'ensemble, la partie jazz était supérieure et la formation **HESELMANS** nous surprit agréablement par son souci des nuances. Remarqué surtout la « *Kabanera* » de *CATY*, aux timbres bien choisis. **SEIMBILLE** fit applaudir trois chansons bien qu'il fût parfois en coquetterie avec la justesse. Signalons le boston de Michel **HESELMANS**, composé au stalag et d'une très belle venue….

MUSIQUE symphonique au bloc 3.

L'orchestre du Bloc III mérite tous les éloges pour nous avoir donné un concert d'une qualité qu'il sera difficile de dépasser, dans ce stalag. Déplorons seulement que le groupe des bois n'ait comporté ni hautbois, ni flûte. L'auditoire retrouva toute la couleur des « *scènes pittoresques* » de **MASSENET** et la fraîche mélodie « *Ne gronde pas* » de **SCHUMANN** fut interprétée d'une façon tout à fait remarquable. Félicitons **LANGEL** pour son aisance et sa chaude sonorité, mais son excès de tempérament nuisit, par contre, à la « *Petite musique de nuit* » de **MOZART**. L'ensemble, trop dominé, y perdait le fondu nécessaire. Pour bien rendre ce chef-d'œuvre de la musique intime, il faut absolument appliquer la technique du quatuor, où la personnalité de chacun s'efface pour mieux accéder à la communion recherchée. La « *1ère suite de l'Arlésienne* « fut jouée avec beaucoup d'allant et de netteté. Si à la 3ème reprise du thème du prélude, le solo de violoncelle avait été remplacé par un tutti de l'orchestre, par contre au 2ème mouvement de ce même prélude, nous avons retrouvé avec plaisir le solo de saxophone, tel que Bizet l'avait orchestré. L »*Adagio Cantabile* » de **BEETHOVEN** est une œuvre de jeunesse sans grand caractère qui ne fait pas prévoir le futur génie de son auteur.
La « *Bacchanale* » de **WESLER** illustre fort expressivement ces danses démoniaques où mysticisme et érotisme se mêlent selon l'éthique des civilisations païennes. Remercions encore **Robert MUNIER**, **François BROCA** et les musiciens qu'ils dirigèrent avec intelligence, de la belle tenue de leur réalisation.
Raymond GILLARD

Poignée de crins

Mrs POIGNY et COCAIGNE, délégués de l'ambassade **SCAPINI**, ont été les hôtes de notre stalag et de Mrs. Les hommes de confiance, pendant la journée du 11 janvier. Une brève réunion fut tenue à l'Université du Bloc II, avant que **Mr. COCAIGNE** se rendît à la baraque des loisirs du bloc I où, devant les représentants des trois blocs, il retraça rapidement la situation actuelle de la France, concluant son exposé par une exhortation à l'union. Pour terminer, l'envoyé des services diplomatiques de Berlin, qui ne manque ni de sang-froid, ni de souplesse, s'offrit en cible aux multiples questions lancées par une assistance où l'on trouve encore d'adroits tireurs.
M. Louis PAU, homme de confiance du bloc I, a été promu au grade d'adjudant-chef pour la durée de ses fonctions. **M. PAU** a accueilli la nouvelle avec sérénité, et aux dernières informations, la charmante courtoisie qu'on lui connait, n'avait subi aucune altération.
Venu de France, **M. le Médecin-Lieutenant COURTY** s'est joint au corps médical du stalag. Originaire d'Issoire (Puy de Dôme), notre nouveau « toubib » a fait ses études médicales à Clermont-Ferrand, puis à la faculté de Strasbourg, sans pour cela quitter la capitale de l'Auvergne, la vieille université alsacienne étant venue demander asile à sa cadette clermontoise, après les événements de 40. Nos malades bénéficient également des soins de M. le **Médecin-Lieutenant FAIVRE** qui, précédemment affecté au kommando de Mielec, à désormais regagné le stalag.
Vu à « la cimaise » au cours de ces deux derniers mois, des peintures de nos camarades **BAAR, LETOURNEULX, LOUBRIAT** et **PANET**, une collection de dessins de **VAN GOGH**, un album de compositions du charmant humoriste **CARRIZEY** et 12 reproductions en couleurs de chefs-d'œuvre des maîtres modernes, de **RENOIR à TOULOUSE-LAUTREC.**
L'activité et les succès de nos compagnies théâtrales ont fait école. Parmi les groupements régionaux, ce fut d'abord l'amicale Paris-Ile de France qui donna, au début de janvier, sur la défunte scène du Trak, des variétés comprenant des tours de chant, des démonstrations de fleuret et de sabre par **POUJARDIEU** et **LECHIEN**, et le remarquable numéro de main à

Amicale

main des **ANDREWS**. Au bloc III, l'amicale Flandre-Artois remporta un chaleureux succès auprès de ses membres, en leur offrant une séance animée du large rire de nos provinces du nord. Au bloc I, l'amicale normande réussit à composer un joli programme grâce à **RAYMOND, BOUVET** et **LEVEEL**. Enfin, les footballers victorieux de Paris-Midi fêtèrent la remise de la coupe offerte par le Crack, en applaudissant des chansons **d'AUBRUN**, de **PIOLI**, de **LEO,** de **GUICHET** et une extravagante fantaisie parodique : « *le vaisseau fantôme* » de **M. Charles-Armand VILCROU-SALADRAC.**

Au bloc II, de vaillants ménestrels s'évertuent à faire oublier la disparition de la baraque des loisirs. « *Fièvres et tumultes* », compagnie propulsée par **BOLLIET**, partit bravement pour une première tournée en emportant dans ses malles, des sketches, des poèmes, des chansons et les pupitres de l'orchestre cousin. Quant au beuglant, déjà chevronné par une sortie flatteuse, il continue vers d'autres succès avec ses artisans de la première heure, épaulés par l'orchestre Tro sous la direction de SEMAL et de nouvelles recrues comme **MAILLARD, CHOULEUR, BERTHOMIE, PASQUIER, etc…**

La troupe du Trak a fait une tentative très louable pour sauvegarder la part de la qualité dans nos divertissements. Elle emprunta au meilleur de notre fonds théâtral, en nous faisant la lecture de « *On ne badine pas avec l'amour* » de **MUSSET**. Les rôles étaient ainsi distribués : Perdican : LETELLIER; Camille : GAMARD; le Baron : TRESORIER ; **Mr. BLAZIUS** : **TOURILLON** ; Mr. **BRIDAINE** : POSTAL; Dame **PLUCHE** : VENTURE ; Rosette : **DURIEUX** ; Le chœur : **LEDENT** et **VERFAILLIE**.

Entre deux spectacles de comédie, la Gaîté-Française a présenté sur la scène du bloc 3, quelques sketches puisés au répertoire loufoque. L'entrain de **Pierre PACAUD**, de Marcel **HEYRAUD** et de **Jean ANGUILLAUME** a mené à bien une entreprise qui se présentait uniquement sous le signe de la bonne humeur.

On put croire un moment que la conférence de **M. BOUFFENIE** sur le général **BOULANGER** allait ranimer des ardeurs transmises par nos grands-pères. Mais grâce au ciel, le ton des controverses ne s'éleva pas au-dessus de l'habituelle innocuité de nos parlotes. La partie théâtrale avait été mise en scène par **M. KAPP** et interprétée par **CARON** (le général Boulanger), **FLEURY** (Marguerite de Bonnemains), **LHOMMEAU** (La belle Meunière), **AUBRUN** (Paulus), **THOUVENOT** (Dillon), **DUCOLLET** (Déroulède), **CUNNINGTON** (Barrès), **BERTHUMIE** (Rochefort).

Les rigueurs du froid attireraient celles du silence sur la tête de nos sportsmen, si, sous l'impulsion de **René BAYET** et de quelques mordus du patin à glace, deux réunions très goûtées du public n'avaient eu lieu sur la patinoire du bloc III, les 20 et 27 février. Hockey, courses à l'américaine et à l'australienne mirent aux prises les champions des trois blocs. Le public s'empressa à ces manifestations où l'on retrouvait toutes les séductions d'un sport élégant entre tous, et **SERVAIS**, échappé du « *George Dandin* » de la Gaîté-Française, vint le divertir par de savoureux intermèdes.

PANURGE

SOUS LE MANTEAU D'ARLEQUIN

9 janvier – « *Maître Bolbec et son mari* » aux Variétés 369

La relativité est encore ce qu'on a inventé de mieux pour les amateurs d'ahurissantes définitions. On peut ainsi déclarer sans rire, qu'en regard du stock des vaudevilles connus de **Georges BERR** et **Louis VERNEUIL**, « *Maître Bolbec et son mari* » fait figure de pièce à thèse. Non point que nos rapetasseurs de sujets plus ou moins frivoles se soient, cette fois, entortillés dans les voiles de l'austérité, mais il est tout de même surprenant de les trouver juchés sur un « dada » qui eût pu les mener loin : la femme au travail, l'inéluctable choix entre une carrière commandée par le talent et les exigences foyer, etc… mais tout ceci reste très flottant et ce thème riche de possibles développements n'aura fourni à **BERR** et **VERNEUIL** que prétexte à des situations parfois drôles, à des mots dits « d'esprit » et aux

polissonneries indispensables à l'arsenal des vaudevillistes. L'habilité des auteurs nous vaut pourtant des types bien observés avec, au hasard d'un dialogue bâclé, des réparties malicieuses et justes.
Les principaux rôles, adroitement distribués, furent interprétés dans une bonne veine caricaturale. **GODARD**, avocate portant culottes, donna tout le brio nécessaire à la partie hommasse de sa création. **FUCHS**, en mari consort, compulsa minutieusement le catalogue des procédés du rire et put s'assurer de leur pouvoir sur le bon public. **FLAMENT**, que l'on n'avait pas encore vu dans un rôle à sa convenance, trouva des accents d'une drôlerie spirituellement mesurée pour indiquer le lyrisme d'un **VALENTIN**, tout barbouillé de sensiblerie. Pour peu qu'on veuille y réfléchir, **ROBISCOUL** est, parmi les amusants fantoches qui meublent cette aventure, le seul caractère de comédie rattaché à la ferme tradition de la satire, et l'Orgon du Tartuffe peut lui être compté comme ancêtre. Ce petit vieillard effaré, suspendu aux manches des gens de loi, toujours berné et suppliant qu'on le berne encore, fut conçu par **GOLD** avec un instinct très sûr de l'analyse. GOLD nous avait habitués jusqu'alors à des compositions d'un burlesque bon enfant, abondant en faciles bouffonneries. Il s'adressa, cette fois, au public en marquant les pitoyables ridicules de son personnage, par des moyens d'un comique humain et sensible. Les rires n'en furent pas moins chaleureux. **DIAFORUS** en jupons, le docteur **MAGDA de MORNET** gardait la sécheresse souhaitée, malgré quelques dissonances, mais la **Cécile POINTET** de Cochon, petite femme qui pratique l'adultère comme un innocent jeu de société, manquait vraiment de tempérament. Irréprochable décor de style de **DERONT** et **SANNEQUIN**. Les costumes d'**YVART** paraissent définitivement dégagés de la plastique « toile de paillasse » et « couverture ».
La direction des Variétés 369, toujours avide de plaire à sa fidèle clientèle, inaugura à l'un des entr'actes de ce spectacle une série de projections où l'humour se piquait de rosserie. J'eus ainsi la surprise de voir un extrait de cette infortunée chronique reproduit au format « skycraper ». Merci de toute ma vanité aux organisateurs avec qui, je le jure, je n'avais au préalable convenu d'aucun contrat de publicité, - cette publicité qui est, comme toute, une forme moderne de la gloire.

11 Janvier – « *Une étoile nouvelle* » au Trak
C'est du **SACHA**, et point du meilleur. Dès les premières scènes, on retrouve, planté face à la rampe, l'éternel trio qui forme, semble-t-il, une bonne part de l'univers théâtral de l'auteur. Et comment serait un amant conçu par Sacha **GUITRY**, sinon vainqueur, une femme sinon amorale et humant la trahison comme une gourmandise, un mari sinon fourbe, vulgaire et cocu ? Puisque l'éternel trio est devant nous, nous retrouvons aussi l'invariable thème, le même foisonnement de mots d'auteur pour le seul plaisir de la glose, les mêmes paradoxes mousseux et fugaces, happés avidement par les « apprentis – brillants causeurs ». La poésie, appelée un moment à la rescousse, reste machinée, préconçue et se volatilise sans avoir répandu ni sincérité, ni fraîcheur. Ne refusons pas cependant de goûter l'esprit léger et goguenard de certains moments du dialogue, car, pour paraphraser **SAINTE-BEUVE** à propos du bon sens de Louis XIV, **M. Sacha GUITRY** n'a que de l'esprit, mais il en a beaucoup.
Ces jongleries ingénieuses n'en réclament pas moins des interprètes, élégance, souplesse et désinvolture. **LETELLIER** ressuscita le séducteur de « *Faisons un rêve* », scrupuleusement calqué. **GALMARD** fit une proie exquisément vêtue, ravissante et combien ravie de son ravisseur. M. Canigou est bien de ces maris qui, par une myopie sentimentale encourageante, se mettent « en dehors des lois fatales du monde ». Entendez par là que leurs fronts fuient les lauriers pour se tendre aux andouillers, avec une bonne grâce touchante. **TRESORIER** y ajouta son jeu étudié et un tact qui subit victorieusement l'épreuve de la scène d'ébriété. J'ai dit assez de bien des précédentes créations de **TOURILLON** pour pouvoir déclarer, sans trop de formes, que sa composition du commissaire m'a pour le moins interloqué. Violemment grimé, empêtré dans le rocailleux accent d'un terroir indéfini, ce digne magistrat était

étrangement déplacé, même sur le plan cru de la farce. **BLANCHET**, titulaire de l'emploi de valet dans la troupe du Trak, a acquis un style parfait. Il l'émaille des défaillances volontaires, d'un effet savoureux. **VERFAILLIE** faisait une piquante camérière et **DURIEUX** un souillon d'office vertement véhément.
Bien cruelle évocation pour un public de pauvres hères, que le moelleux living-room de LEQUIPE. Dans la « *Fosse aux Soupirs* », notre ami GILLARD traite des « *Deux aveugles* », l'opéra-bouffe **d'OFFENBACH**, que nous entendîmes en lever de rideau.

11 Février – « *Ma sœur de luxe* » aux Variétés 369.
André BIRABEAU est un rusé compère. Il vous construit en un tournemain une histoire confortable « sans courants d'air, avec des tapis », qu'il s'entend comme personne à peupler d'une humanité naine, sustentée de petits drames à son échelle. Ainsi faite, « *Ma sœur de luxe* » est un joli tendron qui sait soupirer mélancoliquement, quand il faut, car nous ne voulons pas sombrer dans le vaudeville de mœurs, n'est-ce-pas ? Ah ! N'allez pas demander à l'auteur plus qu'il ne vous en peut donner. Point de discipline personnelle, ni de volonté de démonstration, ni de symbole bouleversant, encore moins d'éthique définie. Non, « *Ma sœur de luxe* » est une minuscule comédie assez spirituelle, quelque chose d'uni, d'inconséquent, qui fait un petit bruit agréable avec un couplet tremblé pour l'auditeur sentimental, une esquisse de défense hypocrite de la morale pour l'auditeur bien-pensant, un brin de cynisme pour l'auditeur sceptique et la lueur de paillardise pour l'auditeur égrillard.
Ce théâtre mince et vite digéré était interprété par les mêmes qui, naguère, nous offrirent sur la même scène le frais jaillissement des « *Jours heureux* ». Parfaitement, les « *Jours heureux* », rappel sournois et prémédité pour indiquer que notre faveur ne va pas ; outre mesure, aux fabricants de grosses machines, - et qu'on peut bien traiter « *Ma sœur de luxe* » avec une indulgence méprisante en goûtant délicieusement la fantaisie poétique, la romanesque ingénuité des « *Jours heureux* ». Théâtre léger « *Ma sœur de luxe* » ? Léger théâtre « *Les jours heureux* » ? Fort bien ! Mais l'un l'est comme une plume et l'autre comme un oiseau. La formule est de **Paul VALERY** qui nous donne quelque part la somme des subtiles différences qui séparent ces deux légèretés.
Donc, nous revîmes Bernard, Pernette et Francine. Bernard (qui est parfois Piard) était devenu Jean Grumeau : excellent et par instants meilleur encore, avec une loyauté simple et la vive intelligence d'un personnage de bon Saint-bernard, d'abord sans forte résolution, puis attaché fermement à sa mission, à son « boulot ». Etiennette, la petite fille qui fait ses mensonges du soir avec ses vérités du matin, c'était **FLEURY**, toujours menu, gentil et attendrissant. Mais il ne m'apparut pas que ses moyens dussent le mener très au-delà. **MORNET** (Mme Hattier) réussit une mise en place difficile d'un caractère souvent fuyant. Morange, séducteur très automnal, se réclame d'une époque où la suprême distinction et l'élégance raffinée tenaient parfois lieu de moyens d'existence : **KAPP**, qui portait par ailleurs tout le mérite de la mise en scène, tenta de s'approcher de ce personnage très périlleux. Il suffirait à **CARON** d'un rien de fermeté pour être un précieux jeune premier. Son Pellissanne ne manquait ni de chic, ni de maintien, mais le débit demeure saccadé et l'élocution un peu affectée. Légères imperfections qu'effaceront des progrès déjà perceptibles. **MORAND, LEAUX** et DARDENNE évoquèrent avec une aisance agréable les figures épisodiques de Vanorel, Olga et Françis. Je préfère imaginer que l'interprétation de « *Maguy-la-jolie-femme* » par *DEVAUX* était l'objet d'un pari amusant. Elle eut au moins le mérite de mettre sa salle en bonne humeur.
Décor ravissant de **DERONT** et **SANNEQUIN**, avec des seconds plans très animés et une exquise atmosphère d'intimité. Admiré, parmi les costumes toujours parfaits **d'YVART** et **HOCH**, un déshabillé somptueux.

18 Février – « *George Dandin* » et « *Il ne faut jurer de rien* » à la Gaîté-Française.

MOLIERE ! MUSSET ! Après dix-huit mois d'emprunts divers, l'une de nos troupes nous propose ces deux noms. Enfin !
Commençons dans l'ordre d'entrée en scène, dans l'ordre alphabétique, dans l'ordre chronologique, dans l'ordre des valeurs, commençons par **MOLIERE**. La Gaîté-Française donnait son « *George Dandin* » que les petits manuels présentent, d'ordinaire, comme une farce. Il faut donc rire ! Rire avec **MOLIERE** de toute une humanité par la peinture de ses scandales, sans se soucier de la frayeur offusquée des pontifes. De nos jours encore, ceux qui se gavent de redondances suaves, digèrent mal le chicotin de MOLIERE. C'est que son rire n'est point gratuit : il explose en faisant sauter les idoles. Plus d'un siècle avant *BEAUMARCHAIS*, Dandin, symbole pitoyable de l'homme bafoué, veut s'arracher au carcan des conventions. Il se meurtrit obstinément aux liens sociaux, oubliant que la seule attitude qui permette un peu de liberté à tous les prisonniers, est celle qui consiste à ne pas secouer illusoirement les barreaux de la cage. « *Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse, vous me tenez fort au-dessous de vous* » dit-il, mal résigné, à sa femme et, dans un sursaut de bête prise au piège, à son hobereau de beau-père : « *Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là !* »
Les trois actes de « *George Dandin* » sont un crescendo du même thème vers un dénouement, plein de désespérance. Mais puisque les petits manuels nous disent que ce drame, avec ses atours burlesques, est une farce ! Il faut donc rire. Oui, et nous rions car, entre l'amère vision de l'amour, la conception dérisoire du mariage, le despotisme de caste, **MOLIERE** a ménagé des zones d'un comique puissant et simple, un comique qui dédaigne d'être « spirituel ». **MOLIERE**, lui, ne fait jamais de mots d'esprit, quoi qu'en pensent les histrions qui osèrent introniser **M. Sacha GUITRY** : **MOLIERE** de notre temps ! Ses personnages débrident leur âme à vif et, s'ils font rire, c'est que la nature le veut ainsi par le jeu de leurs sentiments. Dandin fait rire, sans qu'on rie de lui, non point parce qu'il est cocu, mais bien plutôt à cause de l'importance stupide qu'il accorde à l'amour et de la foi naïve qu'il voue à cette maigre chose qu'est le sens moral de la Femme. Ainsi, lorsqu'on est las du drame éternel de l'homme en contact avec l'homme, le comique de **MOLIERE** apaise et venge par son bon sens inébranlable et sa probité d'esprit.
L'enthousiasme est dangereux et je me défie des mots extrêmes qu'il souffle. Pourtant, les acteurs de la Gaîté-Française mériteraient qu'on s'y laissât porter, tant leur manière fut empreinte des saveurs d'une tradition souvent saccagée. Vergne a fortement exprimé tout le grotesque douloureux de George Dandin et sa poignante indignation devant la duplicité de son épouse Angélique, à qui **BARRE** prêta une grâce hautaine et beaucoup de noblesse jusque dans la rouerie. **MAISONNEUVE** s'associa parfaitement à ce jeu et son élitandre, de fort grande allure, valait bien qu'on torturât un pauvre bougre, pour lui. Les Sotenville s'opposaient en un contraste tranchant et, peut-être, un peu caricatural. Lui, Cante, avait choisi d'être le nobliau raide et compassé plutôt qu'un gentilhomme arrogant et clamant haut l'insolence de ses privilèges. Elle, Maréchal, précieuse insupportable avec un rien d'outrance, mais quelle diction magnifique ! Bafoué par sa femme, Dandin l'est aussi par une servante, tant il est vrai que nos subalternes sont toujours frottés de traîtrise. L'éffrontée **Claudine** n'y manque pas, encore que le secours de la fausse humilité eût permis à **ANGUILLAUME**, de mieux nuancer la cruauté de ses « coups de pied de l'âne ». SERVAIS fit de Lubin, une composition du meilleur burlesque. Il sut mesurer sa cocasserie au plus juste, grâce à une remarquable intelligence de mime, et tous ses effets furent un régal. Colin, le valet sommeilleux ne peut vivre que chez **MOLIERE** et **SANTINI** n'a pas trahi.
Un texte semblable n'a que faire des installations laborieusement architecturées. Le décor schématique, planté par **CREPIN** et **BUISSON**, eût enchanté le **MOLIERE** de la Porte de Nesle.
Je n'insisterai pas autrement sur la comédie de **MUSSET**. Le poète romantique, comme **MOLIERE**, appartient à la race de ceux qui ont une perception aiguë du monde, par une connaissance amusée des hommes. Mais alors que de **MOLIERE** nous recueillons un

réalisme tonique et des personnages aisément réductibles à l'analyse, **MUSSET** soupire l'ennui de soi-même, le « mal du siècle », en suivant les sinuosités d'une psychologie assez microscopique. Cependant, son génie nous enchantera toujours par l'attraction d'une pensée qui prête des grâces au tragique même.
C'est sans doute pour ne point laisser s'évaporer une fantaisie d'une redoutable subtilité que les interprètes avaient choisi un style plus élégant que fort et plus adroit que profond. **HEYRAUD** était bien le « bon oncle Van Buck » qu'il fallait ; Nous n'en avons pas fini avec les progrès d'un acteur que ne rebut aucune discipline scénique. Très dandy, le Valentin de Vanderval, et si tendrement, si délicatement ironique dans la scène du banc. Il faut remercier **BENIZEAU (Cécile)** de demeurer aussi surprenant dans ces ingénues d'extrême jeunesse et de sauvegarder cette joliesse de toute mièvrerie. S'il fallait un autre chef à notre gratitude pour **MUSSET**, nous lui devrions d'avoir enfin retrouvé le Masquelet de « Bichon », à la qualité de l'œuvre près, évidemment. Baronne de Mantes d'une incontestable autorité, c'est à peine si l'on pourrait lui reprocher quelques éclats un peu durs. **MARECHAL (l'abbé**) et **MAISONNEUVE** (le maître à danser) donnèrent à leurs personnages la préciosité distinguée qu'on en attendait. **SERVAIS, HUSSON** et **SANTINI** complétaient la distribution.
J'ai vu enfin au 2ème et surtout au 3ème acte, du décor qui participait au climat psychologique de la pièce. **CREPIN** et **BUISSON** ont compris qu'au théâtre, il n'est pas nécessaire d'encombrer la scène de tire bouchonnages fignolés, mais que la ligne sobre, la touche large et juste, sont encore ce qu'il y a de plus éloquent pour suggère une atmosphère, quand la valeur de l'ouvrage l'autorise. Malgré des moyens toujours pauvres, **TARROUX** parvint à traduire les costumes des deux époques dans un style très étudié et nullement privé d'invention.
Le succès qu'a remporté la Gaîté –Française en inscrivant à son répertoire MOLIERE et **MUSSET** après **BEAUMARCHAIS**, prouve que le public de prisonniers, s'il demande surtout au théâtre de le délivrer de la réalité, peut trouver cette délivrance en compagnie des meilleurs écrivains. Pour obtenir sa faveur, il n'est pas indispensable de recourir sans cesse aux pauvretés de quelques trafiquants du théâtre. La compagnie du Bloc IIII prend de l'ambition, c'est un excellent signe artériel. Les victoires faciles lui apparaissent comme autant de défaites ratées : bravo ! Elle découvre que le talent et le talent au service de la qualité, reste la plus sûre manière de s'imposer : rendons-lui grâces !

TRIQUE-TRAK

PROJETS

Aux Variétés 369 – **André BIRABEAU** fera un joli doublé sur cette scène puisque c'est son « *chemin des écoliers* » qui succèdera à « *Ma sœur de luxe* ». A été mis en répétitions « *Fric-Frac* » la comédie bien connue d**'Edouard BOURDET** et pour y faire suite, la direction songe à « *la belle aventure* » de **G. de CAILLAVET et R. de FLERS.**
A la Gaîté-Française – Après **MOLIERE** et **MUSSET**, la comédie légère prendra possession du plateau avec « *Liberté provisoire* » de **Michel DURAN. BARLIER** et **DAVY** travaillent d'autre part à la mise en scène de « *La sauvage* » de **Jean ANOUILH**.

INCENDIE AU BLOC 2

Il était un peu moins d'une heure du matin, le 24 janvier, lorsque l'alerte fut donnée : la baraque des loisirs brûlait ! Quand les premiers secours parvinrent au bloc et que, miracle combien opportun, l'eau se mit enfin à couler, il était trop tard pour combattre le fléau qui dévorait, alors la chapelle. La protection des autres baraques importait davantage et surtout, celle de la 31, plus directement menacée par des tourbillons d'énormes flammèches. C'est ce

que comprirent pompiers officiels et bénévoles qui se mirent en devoir d'arroser les parois en danger, tandis que d'autres équipes se hissaient sur les toits pour chasser, à vigoureux coups de balai, tout risque de propagation.
Ainsi s'acheva brutalement l'existence de la baraque des loisirs du bloc 2. Avec elles, disparurent la chapelle abritant les objets du culte et les ornements sacerdotaux, l'université et la plus grande partie de sa bibliothèque, le théâtre avec sa scène, ses décors, ses costumes, ses accessoires, les documents du C.E.P, ceux de son directeur, **LETELLIER**, qui y perdit aussi, conjointement avec **COLSON**, ce qui constitue pour chaque prisonnier, le viatique d'un voyage qui n'en finit pas de finir : tous graves dommages vivement ressentis par les habitants du bloc.
Verrons-nous, sur l'emplacement nu et tendre comme une cicatrice, s'édifier une nouvelle baraque ! Chi lo sa ?... Attendons mais sans excessive crédulité, la renaissance du phénix.

TRIQUE-TRAK

RUADES ET CABRIOLES

Bloc 1
Coups de bourdon – Jeunes filles en uniforme – Creuset de l'avenir – Soliloques en loques – Le plus grand Paris – Ainsi vont les histoires, au bloc 1 !....

Où l'on prête à rire à la petite semaine.
Lundi :
10 heures. Le maestro **BOURDON** reçoit en étrange hommage, le bec sanguinolent d'un volatile nasillard. Allégorie malicieuse, qui, avec d'autres cancans, l'incitent à remettre son bâton.
13 heures. On peut préjuger que les violoneux de son ensemble (??) se feront encore sonner les cloches et qu'on « bourdonnera » comme par le passé, pour le plus grand plaisir des amateurs. La détermination du maître lui avait été inspirée par un fâcheux coryza contracté à la fosse d'orchestre, - en passe de se muer en caveau aux trois quarts noyé.
Mardi
Le dernier salon où l'on causait, - le salon de coiffure – avec quelque aménité et sans s'attraper à la tignasse, sans disserter à rebrousse-poil, a perdu momentanément ses pratiques. C'est grand dommage. On vous y appelait encore « Monsieur », « vous » par ci et « je vous en prie » par là. On avait des attentions, des sourires, des effacements courtois. On feignait de lire des revues, on devisait de l'actualité et des événements d'un air détaché. Il y avait des silences délicieux, des sorties feutrées et des longs regards offerts aux miroirs. Les tickets ont chassé ce quelque chose d'inexprimable qui fait de l'échoppe du barbier, une oasis de bien-être : le charme est rompu. D'ici quelques semaines, de graciles jeunes filles en uniforme se promèneront sur nos cours, frisons, bouclettes, nattes rigides ou chignons crêpelés au vent.
Mercredi
Le salut viendra, paraît-il, des camps. Il viendra donc de la gamelle. Plus que jamais, le ventre tient le milieu de l'individu et le tient fort. L'élite des captifs se montre plus occupée de nourritures terrestres que de ses improbables destins d'exception. Ce sont là dédommagement des sens sevrés de leurs plus légitimes appétits. Aussi, ne doit-on pas s'étonner de constater en nos murs l'omnipotence des soucis de gueule. On s'empiffre pour ne pas mourir d'ennui. Le souvenir des disettes passées et la crainte de celles à venir font que le long du jour suffit à peine à ces soins.
Alentour du fourneau, les maffias se transmettent jalousement le feu sacré et les « isolés évincés » du « tour » passent aux heures où les autres sont plongés dans les grondants mystères de leurs digestions.
Jeudi :

L'oubli, chacun le poursuit à sa façon. Mais quels sont, sur l'aire où nous virons en rond, ces forcenés qui vont gesticulant et soliloquant. Ils se plaident leur cause, discourent avec des fantômes, se donnent verset et répons. Seraient-ils touchés de la suette qui liquéfie le cervelet ? Que non pas ! Las d'autrui, ils rompent les chiens, ils coupent les ponts, ils se replient sur de nouvelles positions et cherchent un spectre de bonheur à l'abri de leurs contre-mesures.

Samedi :
Le cosmopolitisme de la ville submerge les assemblées d'Ile de France. Les Gascons y prennent l'accent pointu et les Normands tergiversent prudemment, comme de coutume. L'accent de Cassis déteint toutefois sur tous les autres et les Roubellos ont des intonations frelatées de l'antique Phocée. Neutres toujours, les Lyonnais empruntent tantôt l'un, tantôt l'autre et au bout du compte, perdent un accent qu'ils n'avaient point. Mais les Auvergnats palabrent à leur aise car ils restent, à tout prendre, les seuls authentiques Parisiens. Cependant, tout ce brave peuple baisse le ton à l'entrée pour ne pas attirer les soupçons des contrôleurs qui, eux-mêmes, sentent l'ail. A la fin, Paris se découvre : les Parisiens – les vrais- espèrent à l'huis en se rongeant les poings, car on leur a refusé l'entrée, faute de place.

Bloc 2
On enquête
Malgré de nombreux efforts, il n'a pas été possible de déterminer les causes de l'incendie qui ravagea notre chère baraque des loisirs. Notre reporter-détective a pu néanmoins jeter quelques lueurs dans ces ténèbres. Pénétré des meilleurs traditions policières, il dut au vieil « Is fecit cui prodest ».des découvertes d'un intérêt… brûlant. Il a été impossible de savoir si **LETELLIER** et **TRANCHANT** avaient assuré la baraque en vue de toucher la prime-incendie, mais, élément troublant, un disciple du C.T.P. ayant réclamé les « Décombres » de Rebatet, la veille du désastre, **LETELLIER** lui aurait répondu « *Je ne les ai pas sous la main ; qu'à cela ne tienne : vous les aurez bientôt..* ».
De graves présomptions pèsent aussi sur certains « détracteurs » du Trak. Ceux-là savaient que notre maître es-théâtre détenait le livre de « *Donne-moi tes yeux* », le dernier délit de M. Sacha GUITRY. Dans la sinistre éventualité de voir évoluer sur notre plateau à la fois un aveugle et un cocu, ces hygiénistes ont-ils pris des mesures de protection ? En pure perte d'ailleurs, puisque le Trak continu… du moins, le soupire-t-on.

Il paraît que…
à l'avenir, les sportifs de Paris-Midi seront chargés du service d'ordre dans les salles de spectacle.
« *Les deux Aveugles* » **d'OFFENBACH**, ce n'est pas du théâtre décadent. Non seulement, notre papier de correspondance est réfractaire à l'encre sympathique, mais une expérience fortuite à prouvé qu'il était également ignifugé.
Le volume d'air respirable de la 33 Sud est gravement menacé par l'incessant développement de la mappemonde de Signoret.
Les diverses activités du bloc se disputant âprement le salon de coiffure, les scouts seraient à la recherche d'une autre local, pour leurs jeux de plein-air.
Après être resté près de 48 heures sans recevoir le moindre colis, le diaphane Cl…M, de la 36, a faillé résoudre le problème de la 4ème dimension.

Edit Royal
Nous, **BISCARRA** 1er , satrape de toutes les auvergnes, siégeant en la salle du trône de notre palais de la 33 sud, côté Nord, angle Est, ordonnons ce qui suit : l'A.S. Montferrandaise éliminée en 64ème de finales de la Coupe de France de rugby par le F.C. Bègles, est déclarée requalifiée et gagnante certaine de l'épreuve, quelque soit le poids de ses futures victoires

défensives. Tous les équipiers de l'A.S.M. sont promus grands cordons de l'ordre du Bibendum. En outre, le sire Georges, seigneur de Nord de Bas, conjuré béglais, ainsi que l'arbitre du match, sont condamnés à la décollation, pour crime de lèse-michelinerie. Son Excellence Gogo, notre garde des « Sceaux » est chargé de l'exécution de la présente sentence.

JEAN-BAPTISTE

Descendant direct de Vercingétorix par les femmes.

Les nouveaux Messieurs.

Nous ne pouvons passer sous silence la louable tentative que fit récemment une popote de la 39, afin de retrouver, pour le retour au foyer, les bonnes manières d'antan. Ces gaillards, émus d'une trivialité de langage et de manières qu'une habitude de plusieurs années risque de transformer en une seconde nature, décidèrent de brûler leurs vaisseaux et d'inaugurer une « semaine de la politesse ». Tout un jour, on les vit se prodiguer les civilités les plus raffinées dans une langue que n'eût pas désavouée **BOSSUET**. Mais le soir même, un des gentlemen, rouge d'efforts contenus, de colères rentrées, et les lèvres meurtries pour se les être trop mordues, n'y tint plus et libéra une effroyable tornade d'injures, que sent le manque de souffle put apaiser. On retourne toujours, dit-on, à ses premières amours, c'est ainsi que Romedenne et consorts s'en revinrent boire aux pures sources, après tout un jour d'assoiffantes contraintes.

Bloc 3

Le rouge est mis….

Jugez de l'étonnement lorsque se présentèrent aux portes de la cité, deux étranges figures, masques tragiques tout dégout tant d'un sang vermeil, offrant aux multiples regards l'image superbe de la douleur. Certains qui ont des lettres, virent un instant dans ce couple, l'Œdipe-Antigone abordant aux murs de colone, d'autant qu'un attique de la pensée était fort capables d'une telle mise en scène. Mais il fallut bien se rendre à l'évidence. Ces faces maculées, lumineuses, torturées et tonitruantes étaient bien celles de deux de nos concitoyens et pas des moindres et nullement destinées à quelque effet scénique. La Sorbonne étayée par le vulgaire, quel inédit ! Quelqu'un fit remarquer qu'il était heureux que le retour à la terre n'eût pas obligé nos vaillants administrés à pratiquer l'élevage des bovidés. Un frisson fit onduler la foule, frisson rétrospectif si j'ose dire. Le fidèle zélateur de Montherlant eût-il goûté de même les joies dangereuses de la tauromachie ! Sans toute cette affaire, les plus intéressés furent, sans contredit, les barbouilleurs du bloc qui ne songèrent pas à fixer sur la toile un instant sublime –non – mais bien à rechercher par quels moyens, ils pourraient subtiliser à l'infirmier de service un pot de ce vermillon agressif, éclatant, féroce et truculent.

Ecrit sur de la glace

Le hockey sur glace n'apporte pas toujours au chasseur d'humour un bien qui lui est cher. Si ce n'était certain goal plus apte à recevoir quelque flèche acidulée que le palet de caoutchouc vulcanisé… Lors d'une récente réunion se produisit cependant, un incident qui attira notre attention. Incident haut en couleurs et tout à fait imprévu. Que venait donc faire dans cette galère, notre timide infirmier mué pour cette occasion en une épaisse fille, au teint permanganaté, aux cheveux oxygénés et aux formes sculpturales (Admirez je vous prie le délicat euphémisme). Et pourquoi s'afficha-t-il résolument au bras du Coco du Colorado dont la réputation n'est plus à faire ? Multiplication de la personnalité ou désir bien légitime de faire impression sur les membres du « Comité de lecture » toujours en quête de nouvelles recrues ?

Libraires à l'air libre
J'engage vivement ceux qui, vers les dix heures, ont déjà épuisé toutes leurs ressources, à porter leur carcasse en quête d'imprévu vers le sanctuaire du livre. Notre bibliothèque offre un spectacle gratuit et qui vaut son pesant de moutarde, comme disait ma grand-mère. Les gardiens de la librairie, acteurs de théâtre de poche, se chargent d'invectives sonores, s'injurient au passage et, littéralement noyés sous le flot des clients, se débattent comme des crevettes dans un filet. La tête de turc de l'association est évidemment le dernier né, le petit Corroy qui voit arriver les beaux jours avec une sainte frayeur et qui n'ignore pas que baskett, rugby et hand-ball seront ses pires ennemis.
En attendant, on vient de lui décerner un diplôme dont il se serait fort bien passé. C'est du moins ce qu'il m'a affirmé.

ROSSINANTE
Illustré par **Pierre LETOURNEULX.**

CONFERENCES

Pendant janvier et février, les conférenciers du bloc III furent réduits au silence par le froid. Ceux du bloc II subirent les mêmes rigueurs mais leur inaction risque de se prolonger pour une cause résolument opposée, l'incendie de leur redoute : nouvelle démonstration, s'il en était besoin, de l'équilibre des contraires et de l'harmonie de leurs effets. Cependant, on pourrait croire qu'au bloc I, la température fut plus clémente, puisque les auditeurs purent satisfaire leur soif de connaissance en puisant aux sujets suivants : 2 causeries sur « les pétroles » par **M. PUYENCHET** du bloc I, - « Vins et vignobles de Gironde » par **M. BOUREAU** du bloc I, - 2 causeries sur « la République argentine » par **M. ALZIARI-SANTINI** du bloc II, - « la Provence » par **M. COMBES** du bloc III, - 4 causeries d'un cycle de 6 formant un « tableau de la poésie lyrique française de Villon à nos jours » par **M. l'Abbé BOSSU** du bloc III.

<u>Pastiches des bords de la Vistule</u>

A Joachim du Bellay

A l'Otil de nos ébats de bouche

A vous, trouppe légère,
Qui, bonnes ménagères
Nos repas eschauffez
Et d'un troublant murmure
A l'heure des fritures
Gentiement susurrez

Sonores moulinettes
Plaisent vos castagnettes
Ainsi en tout le jour
Ainsi, vous, bruissantes
Et qui tout rougissantes
Soufflez en ce séjour

J'offre ces coquillettes
Ces ragousts, ces croquettes

Et ces pastes icy.
Ces grillades exquises
Qui, l'appêtit aiguisent,
Et ces oisons aussi.

Par vostre doulce haleine
Que souffle l'éolienne
Enfumez ce séjour
Ouvrez grandes vos vannes
Tandis que l'on ahanne
A la douleur des jours.

ARISTARQUE

HAI-KAI des jours d'Hui

Fin de saison
Bien que de tous elle ait comblé les vœux
Par sa verve primesautière,
Sans bruit terminant sa carrière,
Brunette a coupé ses cheveux ;
Lui semblait-elle trop vulgaire, la joie instable du succès :
Est-ce par ennui de trop plaire,
Ou bien de ne pas plaire assez ?

Patinage
Tel un rêve sur sa tige
Obéit au moindre amour,
Un caprice les dirige
Sur la glace en maint détour.
En orbes folles, quelle ivresse
De recréer l'illimité :
Serait-il vrai que la vitesse
Est la sœur de la liberté ?

Le feu du ciel
Il n'est plus et considérant
Sa disgrâce et son infortune,
Le poète qui va rêvant
De ses leçons n'en retient qu'une :
Pour plaire aux dieux, qui n'ont que trop d'esprit,
Bannir des programmes de fêtes
Les crèches de marionnettes,
Les pièces de Sacha GUITRY

Le monastère
Tandis que notre ennui chemine
Sans fin, le long des barbelés,
De son blanc triomphe il domine
La plaine aux morts accumulés,
Et loin des brumes il s'élance,
Tel un amour victorieux

Ancestramil

Où s’exalta notre puissance
D’être les conquérants des cieux.

Jean de DINECHIN

Ancestramil